

LE MOUTON D'OUessant

Par Paul MALGORN

Au cours de séjours à Brest et sur la côte N.-O. du Finistère, il m'est arrivé d'entendre désigner des Ouessantines en costume du pays par ces mots : *Maoutiqued eussa*. Le vocable qui lie l'idée de mouton à celle d'habitant de l'île doit être, je présume, très ancienne. De longue date les voyageurs, marins ou pêcheurs qui ont abordé Ouessant ont eu leur attention attirée par ces bêtes à laine, broutant au bord des grèves, tout au long des côtes. Certains disent même qu'en suivant le Fromveur ou le Fromruss, le vent aidant, on sentait l'odeur des troupeaux comme les odeurs de végétation à l'approche de certaines terres ou celles de goémon brûlé autour de Béniguet.

Aujourd'hui encore, quel que soit le point d'atterrissage choisi, avant de mettre pied à terre, l'arrivant a facilement remarqué ces couples de brebis qui pendant la saison d'été lui donneront le concert de bêlements excessifs et lancinants des mères appelant leurs agneaux fantasques et insouciants.

Origine du Mouton d'Ouessant.

L'origine de cet élevage à Ouessant est inconnue et doit être rattachée à celle des moutons en Bretagne. Leur arrivée à Ouessant a dû suivre de près leur utilisation sur le Continent pour autant que les mêmes besoins appellent les mêmes productions.

Monsieur le Curé a découvert récemment une vieille statue de bois peinte représentant une Vierge à l'Enfant ayant à ses pieds un mouton noir dont l'auteur est inconnu tout comme l'époque à laquelle il vécut.

Cette découverte semble indiquer que le mouton devait tenir un rang élevé d'utilité dans la vie des Ouessantins.

On a dit ou écrit : la race du mouton d'Ouessant. En fait le zoologiste qui serait chargé d'établir un standard de cette race aujourd'hui serait bien en peine car ce troupeau est tellement hétéroclite, qu'il est difficile d'en dégager les caractères saillants. A première vue, ce mouton ressemble vaguement à l'Avranchin avec pattes et museau tachetés. Pour n'envisager que les femelles qui constituent 98% de l'ensemble, il y en a de grandes et de petites dont le poids moyen, hormis les exceptions, varie de 35 à 48 kgs. Quelques éléments approchent du bon mouton de boucherie, mais bon nombre, hauts sur pattes, étroits d'épaules, sont d'une grande agilité pour franchir murs et clôtures. Certaines toisons sont assez serrées, d'autres ouvertes avec des laines relativement longues, en général mécheuses. Quelques béliers sont encornés.

La couleur prédominante est le blanc, il y a quelques gris et peu de bruns foncé. Cependant, depuis quelques années, il naît un nombre d'agneaux noirs plus important et aussi plusieurs de couleur pie blanc-noir. Ceci sans apport de sang étranger de couleur.

Les parturitions sont presque toujours gémellaires, les triplés ne sont pas rares, chaque année il y a quelques quadruplées et il arrive qu'une brebis mette bas cinq agneaux. Chaque année on peut voir, un peu partout, des éleveurs faire boire au biberon de jeunes agneaux que la mère ne peut nourrir parce qu'elle a déjà un ou deux agneaux à la mamelle.



La Vierge au Mouton noir (Ouessant).

Quant au petit mouton d'Ouessant, tel qu'on le connaissait il y a quelques dizaines d'années, il a pratiquement disparu. On trouve encore quelques petites bêtes rappelant une époque révolue, mais les éleveurs s'en débarrassent rapidement pour les remplacer par d'autres d'un format plus fort. Le troupeau d'alors devait présenter une certaine homogénéité de format, de laine mécheuse et assez rude. Tous les béliers et quelques brebis étaient armés de fortes cornes. Les brebis qui pesaient environ 25 kgs ne devaient sans doute cette taille qu'à une sous-alimentation continuelle durant une longue période de plusieurs centaines d'années satisfaisant ainsi à la règle qu'en agriculture la production est le reflet du sol. Cette alimentation défectueuse était aggravée par un climat très venteux et toutes ses conséquences. Peut-être aussi la consanguinité est à retenir dont les effets pouvaient se faire sentir au bout de très nombreuses générations malgré le nombre important de familles.

Il y a lieu de rappeler à ce sujet que la superficie de l'île est de 1.500 hectares. Or en 1851, vivaient de leurs propres moyens sur cette superficie 2.030 habitants, lesquels exportaient orge et patates, élevaient et entretenaient 427 chevaux et poulinières, 674 vaches, 700 porcs. Avec une telle densité de culture et d'élevage de gros bétail, il ne restait pour les moutons que les plus maigres pâturages, les landes, les falaises et les bords de grèves, où ils ne recevaient qu'une très maigre nourriture complémentaire (feuilles de chou et de légumes). Ceci d'autant plus que leur nombre était élevé à cette époque et atteignait environ 3.000 reproducteurs ; en augmentation importante sur l'année 1810 où on relève 355 béliers, 951 brebis et 644 agneaux.

Si cet élevage permettait la consommation de nombreux agneaux, son principal but était la production de la laine. Les toisons étaient utilisées au foyer familial où elles étaient lavées, teintées, filées, puis tricotées pour les besoins intérieurs ou confiées au tisserand local qui en faisait avec une trame de lin du pays un tissu épais et assez lourd appelé « Kanfard », dont les femmes fabriquaient des vêtements, en particulier des jupes d'hiver dont on trouve encore quelques spécimens dans les armoires de vieilleries.

Les croisements récents et les qualités actuelles du Mouton.

Depuis la fin du siècle dernier, d'amples et profondes modifications ont transformé complètement la vie campagnarde des iliens. La culture a pratiquement disparu en tant que moyen d'existence et se résume aux besoins de la consommation locale de pommes de terre. Le nombre des chevaux est actuellement de quinze et celui des vaches, en diminution rapide et continue, d'environ 150.

Toutes les terres rendues disponibles sont devenues pâtures à mouton. L'effet des meilleurs pâturages a dû être une des causes majeures et la plus importante qui a fait progresser en une cinquantaine d'années le poids des brebis de près de 100 %. L'amélioration du volume de ces animaux par des importations de béliers étrangers est à retenir, bien que ces dernières décades leur utilisation fut sporadique ; peu importante et chaque fois sans sélection suivie.

Depuis la fin du siècle dernier il y eut 3 ou 4 essais d'acclimatation de petits troupeaux de quelques têtes, venus des départements voisins. Ces bêtes d'importation ne réussirent pas très bien, leur rusticité dut être insuffisante, elles disparurent au bout de très peu d'années.

Les mâles marquèrent évidemment, de leur taille en particulier, quelques métis dont les particularités fondirent et disparurent rapidement dans la masse du troupeau ouessantins. Il en fut de même des essais suivants.

Un bateau grec, le « Mikonos », venant d'Angleterre, s'échoua vers 1935, avant à bord 1 mâle et 2 brebis destinés au ravitaillement sur pied de l'équipage. Ces ovins sauvés du genre Texel, donnèrent des métis assez raisonnables pendant quelques années, mais aujourd'hui absolument impossibles à reconnaître. Un habitant acheta une de ces femelles dont il eut un mâle et une agnelle. Il garda la femelle 7 à 8 ans, mais vendit le mâle au bout d'un an après qu'il eut sailli ses femelles. Il eut mieux fait évidemment de garder longtemps ce mâle.

Ces dernières années il fut importé 2 ou 3 béliers. L'un d'entre eux aura eu une succession assez importante. Son propriétaire prenait en pension chaque automne une centaine de brebis, mais cela ne dura que 4 ans. On en est depuis quelques années aux croisements de ces métis et donc à la production la plus diverse qu'on puisse imaginer.

Il y a 3 ans est arrivé un Southdown qui a donné cette année des résultats de croisement de première génération très intéressants : des agneaux de belle conformation de 35 à 38 kgs. Mais combien de temps durera-t-il ?

C'est que le troupeau actuel se chiffre à plus de 4.000 brebis, et sans quelques très rares éleveurs ayant quelques connaissances en la matière, la sélection suivie et productive est rudimentaire et souvent totalement inconnue.

Si ces moutons d'importation n'ont été que des améliorateurs partiels du troupeau autochtone, il semble qu'ils ont apporté bien des germes de maladie qui, paraît-il, étaient inconnus autrefois. En ce moment, presque tous les terrains sont infectés et peu de moutons n'en subissent pas les effets néfastes. Malgré cet état de fait, très peu de brebis paraissent en souffrir, leur rusticité à toute épreuve leur permet de résister facilement. Presque toutes les jeunes bêtes par contre sont marquées des atteintes de ces maladies. Comme les soins vétérinaires que réclameraient leur état ne leur sont jamais appliqués, la sélection naturelle joue à plein pour faire disparaître les moins résistants. Cette mortalité restant toutefois très faible.

Le mouton d'Ouessant se distingue d'abord par la qualité incomparable de sa chair, fine, juteuse, succulente à nul autre pareille. La claustration hivernale des élevages habituels de France avec nourriture industrialisée dans une atmosphère confinée et malodorante lui est inconnue. C'est de son genre particulier de vie au grand air sur des pâturages bien salés naturellement par les embruns qu'y sèment les tempêtes, que résulte la valeur inégalée de ses savoureux gigots.

Une autre qualité indéniable est sa rusticité. Il n'est certainement aucune race ovine française qui puisse rivaliser et vivre de la même façon sans subir quelque dommage. A Ouessant, le mouton vit en plein air, sans soins d'aucune sorte toute l'année. La seule attention dont il est l'objet de la part de son propriétaire est qu'en Mai, à l'approche de la saison chaude, on lui enlève une toison qui le gênerait énormément et qu'il supporte difficilement en plein soleil dès Avril. Ces brebis ne sont jamais rentrées en bergerie quel que soit le temps. Elles se défendent d'ailleurs fort bien pour s'abriter de la tempête, de la pluie ou du soleil en se pressant contre les muretins, les ajoncs ou les rochers.

Souvent la pluie les mouille jusqu'à la peau, ce qui ne les empêche pas de brouter ou ruminer. Quand l'atmosphère est calme après une bonne averse, une légère vapeur se dégage de la laine, la bête sera bientôt sèche.

Ce lavage à dos donne une laine bien blanche, exempte de poussière et de déchets végétaux qui contraste avec la couleur grise et sale des brebis qui ont passé l'hiver en bergerie. Cette laine propre concourt à donner de la vigueur à l'animal et une saveur exempte de goût de mouton à la chair.

Le régime de pâture.

Le régime alimentaire est la pâture en toute saison. De Février à la Saint-Michel (25 Septembre), chaque éleveur fait pâturer ses bêtes sur ses propriétés. Le morcellement abusif du XIX^e siècle a ramené la superficie des champs en moyenne de 4 à 6 ares et leur dispersion qui fait que chacun possède quelque champ dans chaque azimut de la rose des vents.

Afin d'utiliser au mieux ces petites pâtures, les moutons sont attachés par paires, retenus par un filin de 5 à 6 mètres garni d'un émerillon en bois à une extrémité et d'un piquet de fer qui ferme de fixer la cordée à l'endroit choisi. On leur change de place 2 fois par jour et le soir on les fixe près du « Goasket », groupe de muretins de 1 m. 50 construits en étoile à 3 branches à 120°, où ils s'abritent à leur guise. Certains leur donnent le soir quelques feuilles de choux, rarement un peu de grain ou de son. Très peu d'éleveurs se donnent la peine de leur porter à boire, même en plein été, quand les falaises sont toutes jaunies de sécheresse.

A la Saint-Michel toutes ces bêtes sont mises en liberté. C'est le début de la période de vaine pâture. C'est aussi le moment des accouplements qui se font au hasard des rencontres ; trop souvent hélas ! par des mâles fatigués parce que peu nombreux, mais surtout par des jeunes bélières indignes d'un tel service, rebuts d'un élevage d'été, malades ou trop chétifs pour être commercialisés et qui ont été lâchés dans l'espoir d'être vendus dans de meilleures conditions l'année suivante.

En quelques heures ces brebis se regroupent et forment quelques troupeaux de plusieurs centaines de têtes chacun. Ces troupeaux vivent ainsi à leur fantaisie, guidés par leurs instincts jusqu'au 2^{ème} jeudi de Février. Ils vont errer sans entrave ni gardien, broutant en groupe, ruminant de nuit, couchés sur la terre et se déplaçant en interminables files indiennes le nez toujours au vent. Ceux de la partie Nord du territoire de Penn ar Phare du Stiff ne descendant jamais au Sud et ceux-ci de Porsdoun à Penarland ne remontant pas au-dessus du thalweg et du ruisseau du bourg au port du Stiff. Ce thalweg est une limite très ouverte, mais il y a lieu de rappeler qu'instinctivement les ovins fuient les régions basses ou humides ou d'ailleurs germent particulièrement les maladies du mouton. C'est là sans doute la seule raison qui sépare invariablement ces 2 groupes.

Avant de laisser partir les jeunes bêtes, chaque propriétaire les marque afin de les reconnaître en tous temps à la façon des cowboys pour leurs chevaux, ou des guardians camarguais pour leurs toros. Cette *marque* consiste en incisions faites dans le pavillon de l'oreille. On y trouve des trous, des coupures, des encoches en V, des entailles longues, etc. Les combinaisons de ces différents signes permettent bien entendu des milliers de marques. En voici une, qui fut celle que mon grand-père utilisait : sur chaque oreille, une encoche en V sur le bord supérieur, l'extrémité sectionnée au carré, enfin un trou dans l'oreille gauche. Ces marques sont des liens de famille au même titre qu'une maison, une armoire, dont on hérite ou qu'on achète. Certaines familles en possèdent plusieurs que se partageront les enfants. Un contrôle des marques en usage est déposé à la mairie.

C'est avec cette marque en mémoire et parfois dessinée sur un papier, qu'un jeudi du début de Février, jour choisi au cours d'une réunion du Conseil municipal, des groupes de personnes et d'enfants s'en vont à la récupération de leurs moutons. Ils se dirigent vers des parcs cernés de murs assez hauts que sont les deux lieux de rassemblement des troupeaux. La vaine pâture est terminée.

La veille, des équipes de ramasseurs avaient cernés et poussés jusqu'aux abords des parcs toutes les brebis rencontrées. Ils les surveillent toute la nuit. Dès le matin, un premier lot d'agneaux est parqué. Aussitôt les enfants, toujours turbulents et impatients, suivis de la foule, entrent à la recherche des bêtes marquées.

Aujourd'hui, les gens vont et viennent sans s'attarder, mais il y a quelques années c'était l'occasion d'une petite kermesse qui n'a pas survécu aux années de privations de la guerre. Des marchands ambulants, des éventaires de pâ issier, de limonadier, offraient en particulier ce qui se boit et se mange à la clientèle, en majorité composée de jeunes gens trop heureux de rencontrer à cette occasion les jeunes filles du pays.

Le samedi matin les bêtes qui n'étaient pas réclamées étaient conduites au boug. Enfin le dimanche après-midi il reste toujours une ou plusieurs bêtes qui n'ont pas été réclamées ; généralement des agneaux qui ont pris la clef des champs avant d'avoir reçu une marque. A la sortie des vèpres, ces bêtes sont vendues aux enchères, dont le montant est versé à la caisse des nécessiteux de la commune.

Il n'est pas rare de rencontrer à cette époque quelques brebis suivies d'un ou deux agneaux. Tout au long de Février, Mars et Avril, les naissances vont se succéder. La parturition est rarement difficile. Les agneaux naissent seuls dehors, par tous les temps. Il neige rarement à Ouessant, cependant, dans ce cas, la mère sait fort bien préparer la naissance des jeunes en creusant une souille à l'abri d'un obstacle quelconque. Quelques heures après, les agneaux suivent leur mère, armés contre l'adversité par un instinct infailible pour s'abriter de la pluie et du vent pendant que les brebis broûtent. La nuit ils se blotissent dans les pattes des brebis couchées.

Au bout de quelques jours les agneaux se réunissent en groupe pour faire des cabrioles, prendre d'assaut tous les obstacles bas, puis sauter les murs ou se lancer l'un contre l'autre, tête basse, se cognant du front violemment. Dès fin Mai, les plus gros iront à la consommation ou à l'exportation et la vente des agneaux se poursuivra jusqu'en Octobre.



Désormais ce n'est plus la laine qui intéresse les éleveurs, mais la vente des agneaux pour la consommation. Il est exporté chaque année plus de 3.500 agneaux et brebis de réforme. Il en est abattu un nombre élevé chez chaque producteur.

Malgré la qualité de la viande, ces agneaux ne sont pas très recherchés par les bouchers et assez mal payés parce que leur rendement en viande est inférieur à celui des agneaux d'élevage sélectionné.

Il y aurait un gros effort de quelques années à faire et surtout à maintenir pour améliorer cette production et il serait regrettable que cet effort ne soit pas tenté, car le mouton d'Ouessant en vaut la peine.